
CAHIERS INTERNATIONAUX
de symbolisme

UTOPIES DU LIEU COMMUN II

LES ARTS : QUELLES VISIONS NOUVELLES DE LEUR
INTEGRATION DANS LA CITE ?

Jérôme Dubois; **«L'art de vivre dans la cité : l'enjeu de la rencontre »**
p. 133-141 — illustrated by installations of artist Nadine Norman



Numéros 98-99-100 (2001)

L'ART DE VIVRE DANS LA CITÉ : L'ENJEU DE LA RENCONTRE.

Illustré à travers des installations de l'artiste Nadine Norman.

Qu'est ce que l'échange ? Quel est l'enjeu de la rencontre ? Telles sont les questions pour le moins radicales qui sous-tendent une installation¹ de l'artiste canadienne Nadine Norman². Cette œuvre ouverte et nomade va poursuivre son cheminement de par le monde : passée par Paris (du 17 décembre 1999 au 29 février 2000), elle va projeter la pertinence de sa logique interne sur les cultures, les mœurs pris comme matière à réflexion³.

L'intelligence subversive et l'audace ici à l'œuvre consistent à ouvrir des espaces de parole, à proposer une démarche réflexive en situation, soit inductive, dans les interstices de nos représentations sédimentées (l'imagination créatrice n'est elle pas là pour se déprendre de toute représentation), là où le principe de réalité, le réel, se dédouble de celui du plaisir, là, aussi, où le fantasme laisse place à la parole, à la reconnaissance de l'autre en tant que sujet aussi à la parole, là où le déplacement des stéréotypes permet le déploiement d'un imaginaire, un échange d'ordre symbolique.

¹ Forme esthétique qui vise à placer des objets et ou des personnes (comédien, figurant) dans un lieu tel que l'ensemble constitue un décor et une ambiance que l'on puisse expérimenter en pratiquant, engageant ainsi une interaction, un dialogue, ne serait-ce qu'avec le corps qui s'approprie l'espace de représentation.

² Le choix de cette artiste et de son œuvre s'est effectué du fait de la rareté des performers aujourd'hui, par sa reconnaissance internationale, son inscription dans les problèmes et enjeux sociaux, le fait qu'elle se joue des contraintes imposées par les pouvoirs en place.

³ Chaque pays se verra confronté à des comédiennes issues de ses propres mœurs. La prochaine ville sera peut-être New-York, mais vous pouvez aussi bien imaginer ce travail à Rio ou Tokyo.



© Nadine Norman. 2000.
Call-girl. Crista Ziegler.

A Paris, le projet a consisté à transformer le vieil hôtel particulier du XVIII^e qui abrite le centre culturel canadien⁴ en agence de call-girls, en théâtre d'échanges. Il faut savoir que cet établissement fait partie intégrante de l'ambassade du pays, et en tant que tel, constitue un espace de représentation, négociation, contrat, exotisme, privilège, mobilité, immunité et secret. C'est un territoire canadien protégé, dans un quartier chic, sous haute surveillance, à proximité de l'assemblée nationale...

Une campagne promotionnelle de 10 000 cartes fut propagée dans des lieux divers tels que bars, galeries, restaurants, hôtels, soirées, avec pour seules indications : « call-girl »,

« 100 % dialogue », et un numéro de téléphone pour « des rencontres gratuites sur rendez-vous ». Le mode de promotion classique d'événements culturels, carton d'invitation, vernissage, attaché de presse, la presse écrite, audiovisuelle, le bouche à oreilles, la rumeur et la curiosité ont fait le reste.

Sur un mur de la « salle d'attente » une constellation de figures étoilées constituait la toile de fond de la mythologie mis en œuvre : « pépée, pétasse, pisseuse, poufiasse, poulette, poupée, prostituée, pucelle, pussy, putain, pute, roulure, salope, servante, sœur, sorcière, souillon, tarte, tigresse, traînée, vamp, vierge... ». Autre élément de décor : la galerie d'exposition était transformée en salon Louis XV. Les « call-girls » sont jouées par des comédiennes⁵ et payées au tarif en vigueur à la profession du spectacle. Dans le projet, il s'agit de s'éloigner du stéréotype de la « call-girl », en proposant une figure polymorphe où l'actrice se fait le miroir des attentes, des fantasmes, mais un miroir concave ou convexe, miroir déformant qui amène les

⁴ 5 rue constantine, dans le 7^e arrondissement de Paris.

⁵ Dans la vie ordinaire, une call-girl est une femme généralement jeune, cultivée, charmante, qui se propose pour vous accompagner lors de sorties (dîner en duo, repas d'affaire, soirées, spectacles) via l'intermédiaire d'une maison particulière, une agence. Ici, l'espace de la rencontre est, il est vrai, déterminée à l'avance, mais l'agencement est identique : publicité et prise de rendez-vous par téléphone, jeu de séduction, miroir. De même, il existe des agences d'escort-boys. Ce qui diffère de l'expérience de la prostituée, en cela que ces personnes ne vont pas jusqu'au bout du désir de l'autre, ne sont pas là pour ça, même si tout peut arriver. Cela reste avant tout un jeu de séduction, un numéro de charme, une interaction attentionnée. Pour se faire une idée de ce que peut vivre une prostituée, comme humiliation, il suffit de se reporter au terrible livre *Vie d'une prostituée*, signé du nom de Marie-Thérèse.

Call Girl

01 44 43 21 65

100 % dialogue

rencontres gratuites sur rendez-vous

UN PROJET DE HAUTES NORMES

© Nadine Norman. 2000. Call-girl.

curieux à se poser et mettre en question cet autre d'eux même, le désir, face au mystère de l'autre : la femme appelée, désirée.

Le miroir se teinte de mots, souffles et appels d'air, devient une aire de jeux...

Pendant la rencontre, la négociation en acte relève de l'aménagement obligé de tout territoire intime entre deux personnes, tacite et ou explicite, un contrat évolutif selon les dispositions à prendre – un temps à vivre, un espace à s'approprier, un espace-temps à faire sien (ne serait-ce que pour la demi-heure accordée) – dans les limites qui lui sont assignées. Etant entendu que toute liberté s'exprime à travers des contraintes plus ou moins visibles, un acte n'est généralement pas conscient des conditions de possibilités qui le font être. Ici, le parti pris de l'artiste est celui de la disponibilité. Telle Pénélope, autre figure thématique que l'artiste emploie par ailleurs, le caractère premier, voire mythologique, de la femme, de la call-girl, serait d'être patiente, disponible, mais aussi, résistante politiquement parlant. Les attributs oubliés de la figure, outre cette image de la fidélité, sont l'intelligence rusée, l'indépendance, l'action politique de résistance et la perpétuelle remise en question. On pense éventuellement élargir cette qualité à la part féminine de l'homme. « Les hommes continuent à considérer les femmes comme disponibles et en attente de leurs désirs. Cette performance est là pour déconstruire ces désirs. La call-girl ici, n'est pas objet car elle ne se fait pas payer, elle est libre de ses choix et de ses réponses aux visiteurs » nous explicite Nadine Norman.

L'esthétique comprend dès lors une dimension politique dans le sens premier du terme, à savoir l'organisation de la maison, du domestique, sphère de l'intime, mais celle-ci participe de l'informel, aussi bien que des formalités d'usages, de la politesse, entre dans le rapport du privé et du public, son ambiguïté, instaurant une tension entre le lieu public de l'ambassade et le privé d'une conversation intime. L'installation fait un lien direct entre l'esprit, ce qui nous habite, ce qui parle en nous, le désir, et

l'habitat, à savoir le lieu qui nous situe, nous place in situ, nous fait être sujet et citoyen en situation (lieu du travail, du foyer, etc.). Mais le biais artistique vient du fait que Nadine Norman intègre cette ouverture qui situe la figure de la call-girl sur le trajet entre deux destinations, fait du salon un site transitoire, comme « une femme qui attend l'autobus ». Une éthique prend configuration à travers ce que le théoricien de l'art Nicolas Bourriaud nomme « esthétique relationnelle » (s'inspirant de l'« éthique esthétique » développée par le sociologue Michel Maffesoli), et transfigure le politique, lui donne vie.

L'espace n'est pas seulement un lieu donné, ouvert, mais offert, adonné, un lieu à investir affectivement de sa propre personne, sa prise de parole. Partant de ce souci de soi, de l'autre, l'échange libre peut laisser filer son objet comme prétexte pour se consacrer à un essentiel insoupçonné : l'occasion d'une drague, d'un apprentissage, d'une fraternité, d'une partie de rigolade, le cadre proposé permettant de jouer ou de déjouer l'enjeu en question, puisque la rencontre restera éphémère et singulière, unique.

En cela, ce n'est pas une simple performance artistique, puisque le risque est humain, il n'y a pas de distinction entre la personne qui visite et la performance qui va son train, se déroule. C'est une interaction à déterminer entre deux personnes, un échange humain. C'est une des raisons pour laquelle les comédiennes qui jouent les call-girls se refusent et n'envisagent aucunement la possibilité de revoir les personnes en dehors de l'installation, surtout celles qui les ont le plus ému, même celles qu'elles ont trouvé sympathiques ou intéressantes. Pas plus qu'il n'était possible pour les visiteurs de revenir une seconde fois, rencontrer une autre call-girl, si ce n'est en feignant, en changeant d'identité lors de la prise de rendez-vous.

Elles se protègent du transfert : « La prise de parole n'est pas anodine, certains nous livrent leur vie, d'autres se taisent. Pour nous aussi le risque est grand. Nous sommes comédiennes, mais ici, il est impossible de se cacher derrière un texte, un personnage (quoique tout un chacun ne livre que ce qu'il a envie de montrer). Nous sommes en réalité nous-mêmes ». « Pour être une call-girl, il faut être un peu comédienne. La call-girl et la comédienne tiennent un rôle. Elles sont sur un fil. Ce sont des funambules. Elles se fixent des limites mais elles finissent toujours par dévoiler une partie d'elle-même, tout repose sur la confiance ».

L'un des jeux pour les visiteurs était dès lors de voir jusqu'où la comédienne pouvait aller dans le rôle qui lui était confié (une étudiante en arts plastiques s'est présentée comme une véritable call-girl, semant un moment le trouble dans l'esprit de la comédienne qui ne s'est pas pour autant démontée, débusquant finalement l'étudiante en lui passant la main dans les cheveux), quelles étaient les limites à ne pas dépasser. La fiction a aussi ses limites. En effet, quoique l'artiste est recruté des comédiennes et quoique l'on ressent les lieux comme un décor factice, aucune consigne, aucun rôle, aucun texte n'est imposé. Les comédiennes se prêtaient par exemple

volontiers au rôle de mannequin, une personne belle à regarder, à laquelle on demande de marcher et tourner sur un plateau, mais en aucune façon il était possible de tendre le bras, de toucher, mis à part à la fin de l'entretien pour se dire au revoir, en se serrant la main⁶.

Au rez-de-chaussée, l'hôtesse d'accueil du centre s'amuse : « les visiteurs viennent se renseigner. Certains font semblant de ne pas être au courant, demandent s'il y a une expo à voir. D'autres veulent savoir si c'est vrai qu'on ne peut pas toucher »...

Un fantasme est ainsi pris au piège de l'art. Car il y a piège, l'appareil sexuel est évidemment un leurre et tout est sur la carte : 100 % dialogue.

Pour Nadine Norman, « le sexe est partout, mais pas assez discuté ». « C'est le sexe qui attire les visiteurs, c'est le sexe que décrit les reporters et c'est l'idée que le gouvernement se fait de l'art »⁷. Quant à elle, elle retourne les règles de ce qui est affiché comme honteux mais parfaitement organisé, l'industrie du sexe, pour offrir ce qui est pleinement revendiqué comme une valeur mais jamais autorisé réellement : la parole. Elle crée les conditions de possibilités du commerce, dans le sens premier du terme, le dialogue, refusant tout échange financier, rompant les stéréotypes du commerce exclusivement trivial, à finalité économique ou sexuelle, pour n'en garder que l'érotisme.

Au-delà de la femme dans l'industrie du sexe, érotique ou sentimentale développée dans les agences de rencontres, la performance renvoie surtout au rapport à l'autre dans une société indifférente, où le lien social se délie.

Proposer à une personne que l'on ne connaît pas de parler de tout ce qu'elle souhaite, voilà ce qui relève de la subversion. Tout comme dans une société policière un groupement de personnes est toujours très suspect, quoi de plus subversif que la rencontre amoureuse. Sans évoquer la situation qui amène à se questionner sur sa propre capacité à entamer la discussion, à tenter l'ouverture, à se prêter au jeu, à se prendre de plein fouet la somme des désirs et des fantasmes inhibés par les nécessités d'une vie sociale.

Dans un premier temps, le travail de Norman consiste à faire disparaître les préliminaires à toute prise de contact que la gêne ou les bonnes

⁶ Après chaque rencontre, la Call-girl demandait si elle pouvait prendre en photo polaroid la personne avec laquelle elle venait de converser, ceci, afin de constituer un journal intime commun aux Call-girls, sur lequel elles notaient, à vif, impressions et sentiments. Ce journal exprimait la volonté de préserver un cadre où mettre en perspectives chacune des rencontres des Call-girls. Il n'y avait là aucune obligation et la plupart des personnes ont accepté. Le cahier manuscrit sera peut être édité un jour. Il figure pour infime partie dans l'ouvrage rétrospectif disponible au centre culturel canadien.

⁷ Au Canada, le parti réformiste a poursuivi ses attaques contre certaines créations artistiques jugées controversées mais subventionnées par les fonds publics, dont cette performance de Nadine Norman. Le ministre des affaires étrangères Lloyd Axworthy a répondu que « le gouvernement n'a pas à interférer dans les décisions d'artistes ».

manières entraînent dans leur sillage, cela afin de libérer une parole entravée par les usages sociaux.

Cela a produit une formidable envie de converser, comme si le désir de parler de soi avait été plus fort que celui de jouer. Aux deux extrêmes, un joueur d'échec obsédé par l'échec et qui demande à faire une partie, métaphore de ses amours défaits ; et un écrivain dont la femme a été violée à l'âge de 20 ans, qui après avoir évoqué la difficulté de ses relations sexuelles, et le fait de ne pouvoir parler avec elle de ce qu'elle ressent (ne pouvant connaître ce versant de la sexualité, il ne pouvait pas non plus l'écrire), demande des conseils. Ni confessionnal, ni séances d'analyse, mais confessions sur l'oreiller, des assistantes sociales, en moins prude, sans bureau ni fonction derrière lesquels se cacher, ont parlé avec des hommes, surtout, mais aussi des femmes et des couples (après avoir été ébruité, le piège s'est refermé sur lui même et des personnes auxquelles on ne s'attendait pas, ont pris rendez-vous, par envie, elles aussi, voire besoin, de parler de leur vie de femme, de couple).

Alors, la parole peut être plus subversive que le sexe...

« Nous sommes étrangers l'un à l'autre, nous avons ni passé, ni futur, seulement ce moment, de quoi voulez-vous parler ? ». « C'est plus facile de parler de choses intimes à un inconnu que l'on ne reverra jamais. Vous ne trouvez pas ? J'ai eu comme client un auteur de textes érotiques. Nous avons parlé de nos expériences avec des mots très crus, que je n'ai pas l'habitude d'utiliser, c'était troublant... Et vous quels sont vos fantasmes ? ».

Vérités ou mensonges ? Peu importe en l'occurrence, l'échange de désirs sublimés, le fait que rien des conversations, si ce n'est des bribes ou des fragments, ne soit rendu public, c'est sans doute ce qui donne aux mots échangés toute leur appétence charnelle, à la parole, tout son charme, sa volupté. « Toute la mise en œuvre érotique a pour principe une destruction de l'être fermé qu'est à l'état normal un partenaire de jeu », nous faisait justement remarquer Bataille. « Seule la séduction s'oppose radicalement à l'anatomie comme destin » renchérit Baudrillard. Tel est donc l'enjeu : rendre possible l'insoutenable légèreté de l'être, exposition réciproque de désirs, auréolés de fantasmes, son ouverture au monde et aux autres qui le font naître à lui-même, participent de son propre mystère, de sa frustration aussi.

Pour l'inauguration du Palais de Tokyo⁸, Nadine Norman a reformulé son questionnement afin de le poursuivre de manière moins insidieuse dans

⁸ Quelques extraits du communiqué de presse : « Catherine Tasca, ministre de la culture, se félicite des préfigurations du « Palais de Tokyo, site de création contemporaine » et de ses premières activités hors les murs : Tokyorama illustre l'orientation artistique de ce nouveau lieu de l'art contemporain. Chaque mois, Tokyorama invite le public à partager le parcours subjectif d'un artiste ou d'un créateur à travers le quartier du Palais de Tokyo – 13 avenue du président Wilson Paris 16^{ème}. En attendant son ouverture, le Palais de Tokyo apprivoise les lieux et tente de s'installer dans le quartier. Tokyorama permet de prendre en considération son

une nouvelle installation intitulée *Je suis disponible*. Cette fois, elle nous invitait à « prendre rendez-vous avec elle et son équipe de personnes disponibles pour que l'une d'entre elles nous accompagne pour une promenade où tout est possible ». Contrairement à *Call-girl*, les personnes en question, hommes et femmes, ne sont pas des comédiens professionnels ni forcément des amateurs d'arts. Elles ont été retenues pour leur disponibilité. L'encadrement n'est plus aussi précis.



© Nadine Norman, 2001.
Je suis disponible. Armand Jalut.

La proposition de départ est que tout le monde vienne se promener et se rencontrer. Elle part du constat que les gens n'ont plus l'occasion de se rencontrer, soient parce que pris dans un système d'habitudes, soient trop occupés, et relève ce paradoxe que le développement des nouvelles technologies de communication n'entame pas pour autant la solitude, voire la favorise. C'est l'anti-rêverie du promeneur solitaire. Un mercredi sur deux du mois de juillet, entre 18 et 21 h, une promenade d'environ une demi-heure est prétextée. Le type de rencontre n'était pas défini à l'avance : « c'est quelque chose qui se définit entre-deux, c'est une création entre-deux ». « Je ne met pas les choses en place pour les contrôler ». « Avec quelque chose de bien encadré on peut aller plus loin, parce que tout le monde connaît les limitations ». « Si on rentre dans un territoire commun, il y a une confiance dans l'encadrement, et c'est ça qui protège ». Dans l'encadrement, il y a déjà une ouverture. Nadine Norman joue sur l'ambiguïté de la disponibilité. Celle-ci varie en effet selon les personnes. Et c'est là la question qu'elle posait dans ce système assez proche de la proposition Fourieriste, où chacun peut trouver un écho à son désir. Certains cherchent un amour, une amitié, ou un moment à partager. Le succès a été tel que l'installation est restée en place bien que celle-ci soit officiellement terminée et les personnes ont

inscription géographique entre l'Alma, le Trocadéro et la Seine (...) pour démultiplier les points de vue, parce que l'extérieur compte autant que l'intérieur. Pour l'occasion les regards deviennent des promeneurs se prêtant au jeu d'un parcours imaginé et orchestré par un artiste, un styliste, un grand chef cuisinier, histoire de croiser les regards et de provoquer la rencontre. Faire les cuisines des restaurants du quartier avec Bernard Leprince (chef cuisinier) ; découvrir les charmes du Crazy horse avec Gaspard Yurkievich (styliste) ; participer à une création ou un dispositif artistique avec Marc Themann, Nadine Norman, Renaud Auguste-Dormeuil et Alain Bublex, prendre part à une performance de Tsuneko Tanjuchi. Ce rapprochement des genres et des gens permet d'être au plus près d'un processus de création, d'en partager l'expérience. Initié conjointement par le service des expositions et le service des publics, Tokyorama est à l'image du rapport de proximité que le Palais de Tokyo veut entretenir avec le public ». Nicolas Bourriaud codirige justement le service des expositions...

continué à venir au rendez-vous du mercredi soir durant le mois d'août. Et parmi elles, certaines se sont rencontrées plusieurs fois et sont restées en contact. Ce n'est pas dans les galeries que l'on rencontre tous les jours quelqu'un...

Enfin, l'enjeu de la rencontre pour Nadine Norman, outre le public, c'est aussi celui d'une artiste avec les directeurs de musées, les commanditaires, c'est sa vie d'artiste au sein de la cité. Au mois d'août dernier, elle était justement invitée par une galerie qui était conviée par le musée d'art contemporain de la ville de Montréal, alors que celui-ci avait décidé de s'ouvrir sur l'extérieur en dispersant sa collection à travers la ville. L'endroit qu'on lui offrait est un lieu anciennement utilisé pour les biennales. Il se trouve à un coin de la ville où remarque t-elle les passants sont moins réguliers que le trafic. Par ailleurs, il y a peu de temps, une loi a été proposée et votée par le maire de Montréal pour interdire la pratique d'une sous-culture du Canada, les squeegies. Ils sont tolérés à Québec et dans la plupart des villes du Canada. C'est une population de jeunes entre 15-30 ans qui gagnent leur vie en nettoyant les vitres des voitures quand elles s'arrêtent au feu rouge. Beaucoup de jeunes le font pour l'expérience, d'autres s'y complaisent et habitent des squatts en partageant leur argent. Même s'ils s'habillent à la manière de post-punks leur attitude n'est pas violente. Les automobilistes ne sont pas obligés de donner contre le service. Mais, la population de Montréal, derrière le maire, les regardaient comme des improductifs. Nadine Norman en réaction contre cette loi avait décidé de nettoyer les vitres des voitures en vendant un autocollant pare-soleil pour la vitre arrière, ceci afin de récupérer l'argent que selon elle la ville de Montréal lui aurait injustement pris. En effet, elle partage avec les squeegies, le fait que le maire a aussi dernièrement fait voter une loi qui taxe les œuvres des artistes. Comme elle ne voulait pas



© Nadine Norman. 2001. *Pierre, lèche ma vitre ! Heide Aufgewekt.*

payer de taxes sur des œuvres qui précèdent la mise en place de cette loi, la ville a confisqué ses œuvres, jusqu'à ce qu'elle paie. Tel était donc son projet, entendu et accepté par le musée. Mais un sponsor est venu le contrecarrer, la marque automobile Saab. Et le musée s'est plié au refus de ce dernier que l'artiste utilise une voiture, Saab ou pas, pour faire nettoyer les vitres par les visiteurs. Nadine Norman a donc modifié sa proposition : elle a repris les idées des slogans publicitaires de Saab, lesquels prônent étrangement l'individualisme et l'originalité, les a fait inscrire sur la vitrine que le musée lui allouait, au dessus de laquelle était marqué « Saab présente » ; elle a modelé une langue de veau en silicone qu'elle a placé sur une raclette, et demandé aux passants, dont des squeegies, de « lécher » les vitres du musée avec elle. *Pierre, lèche ma vitre !* a été agencé sans voiture et accepté, bien que « Pierre » soit le prénom du maire, que tout le monde le sache, et que étrangement ce soit aussi celui du président du musée. Nadine Norman a ainsi réussi à ruser avec les contraintes qu'on lui imposait et exprimer un message fort à l'adresse de ceux qui l'ont opprimée, jouant sur la banalité du prénom Pierre (elle avait confectionné une gamme de tee-shirt jaune avec marqué dessus le titre de son œuvre qu'elle faisait porter à ceux qui se ralliaient à elle dans une ambiance plutôt bon enfant, en leur distribuant des sucettes) et sur les idées générales contenues dans les slogans. Tel est aussi l'enjeu de la rencontre, faire entendre sa parole au sein de la cité, malgré la censure et l'hypocrisie.



© Nadine Norman. 2001. *Pierre lèche ma vitre !*
Scott McAlpine.

Bibliographie :

- Georges Bataille, *L'érotisme*, Editions de Minuit 1957.
- Marie-Thérèse, *Vie d'une prostituée*, Editions Blanche, 2001.
- Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Les presses du réel, 1998.
- Jean Baudrillard, *De la séduction*, Editions Galilée, 1979.
- Nadine Norman, *Call-girl*, Collection esplanade, services culturels de l'Ambassade du Canada, Paris. 2000. Une vidéo est également disponible. *Revue de presse de Call-girl*.
- Michel Maffesoli, *L'éthique esthétique*, La revue de l'imaginaire.